

1985

Monseigneur François-Xavier Vogt (1870-1943). Un vrai disciple de Libermann

Joseph Balthazar

Michel Kieffer

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

Balthazar, J., & Kieffer, M. (1985). Monseigneur François-Xavier Vogt (1870-1943). Un vrai disciple de Libermann. *Cahiers Spiritains*, 19 (19). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol19/iss19/5>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

UN VRAI DISCIPLE DE LIBERMANN: MONSEIGNEUR FRANCOIS-XAVIER VOGT (1870-1943)

par Joseph Balthazar, cssp et Michel Kieffer, cssp.

Les Spiritains ont souvent entendu évoquer l'épopée de la conversion du Cameroun, les foules qui se pressent autour d'églises trop petites, l'afflux des païens qui demandent la conversion. L'un des grands artisans de cette geste de Pentecôte fut MONSEIGNEUR FRANCOIS-XAVIER VOGT.

LE RÊVE MISSIONNAIRE

A l'âge de trois ans, Xavier Vogt perd sa mère ; ce deuil précoce imprimera à son âme une sorte d'austérité, car la tendresse maternelle lui a manqué trop tôt. Dès qu'il sait parler, il dit à qui veut l'entendre qu'il veut être missionnaire. On se décide à l'envoyer chez les Jésuites ; survient un contretemps, et la rencontre d'un Spiritain en congé, et Xavier Vogt entre au Collège du Saint-Esprit à Beauvais, où il a pour condisciple Joseph Shanahan, son futur confrère dans la vie missionnaire spiritaine et dans l'épiscopat.

Le destin alsacien lui colle déjà à la peau. Né en 1870 à Marlenheim, il a fait l'école primaire allemande ; Beauvais lui fait reprendre deux ans et demi d'école, en français, pour faire bonne figure en 4ème à 17 ans. Ce garçon déjà grand deviendra bon élève. Deux ans plus tard, il passe à Castelnau-dary, où il se présente, à 23 ans, au baccalauréat ès-sciences, mais c'est l'échec, et il pense qu'il n'en deviendra que plus sûrement un missionnaire de terrain.

Ce philosophe de 25 ans a hâte de devenir prêtre ; pour gagner du temps, il propose à ses supérieurs de faire deux années de théologie en une seule, grâce à une savante addi-

tion d'heures d'études gagnées sur le travail manuel, sur les vacances et les jours de fête. Cela s'est déjà fait et il est prêt! Et puis, qu'on ait pitié de son père qui se sentira gêné de voir son fils devenir prêtre si tard! «Ce Vogt-là doit être bien sot puisqu'il lui faut tant d'années pour devenir prêtre!» On coupe court à ses spéculations: il n'ose pas encore dire: «Oui, oui, je veux bien avoir tort, mais il faudra me le prouver!» Quand la volonté de Dieu est manifeste pour lui, il s'incline de grand cœur. De péripétie en péripétie, il devient prêtre, et fait à l'âge de 30 ans sa consécration à l'apostolat.

On l'envoie enseigner les sciences à Epinal; au bout d'un an, on se ravise: il n'est pas expédient de maintenir comme professeur dans un collège français un sujet qui n'a pas la nationalité française; Vogt deviendra économiste. Puis son père, en Alsace, est excédé des formalités que les autorités allemandes lui imposent à cause de son fils expatrié à Epinal. Xavier Vogt rentre en Alsace. «J'ai demandé, redemandé et redemanderai encore à aller en mission». Il sent l'Afrique toute proche. Mais le chemin de l'Afrique passe par Knechsteden en Allemagne.

En 1902, il est économiste, professeur de sciences, maître des novices frères, assistant du Provincial d'Allemagne, le Père Acker. Il insiste auprès de Mgr. Le Roy: «Envoyez-moi comme un pauvre petit missionnaire dans quelque mission difficile et réservez les honneurs à qui peut et doit les porter». Il ne sait pas encore qu'on prononce son nom comme évêque pour une nouvelle juridiction de l'Afrique de l'Est allemande, à Bagamoyo.

Vogt a bientôt vent de ce nouveau péril, il tente une manœuvre de diversion auprès de Mgr. Le Roy: «Il faudrait plaindre la Congrégation si elle était réduite à prendre pour une telle position un homme comme moi! Me permettez-vous de vous le dire? Je ne sais de qui on rirait le plus, de votre Grandeur ou de ma petite personne». Le Normand ne peut résister à l'envie de faire un bon mot: «Vous réclamez à cor et à cri de partir en Afrique, et maintenant que l'on vous envoie, et avec quelle solennité, vous n'êtes pas content!»

Arrive le jour de l'ordination épiscopale, le 14 octobre 1906, des mains du Cardinal Fischer de Cologne, en présence des autorités. L'Abbé Delsor, son curé de Marlenheim, député au Reichstag et plus tard sénateur au palais du Luxembourg, prononce le sermon de circonstance. Le vieux papa suivra la fête de loin. On lui enverra un télégramme de félicitations.

Huit jours plus tard, le nouvel évêque est à Berlin pour les visites aux autorités et pour l'audience de l'empereur. Il est sensible aux égards qu'on lui témoigne, pressentant cependant que la croix pectorale en symbolise une autre plus lourde à porter. Pie X dira au nouvel évêque: «Que le Bon Dieu soit avec vous dans le travail et la souffrance, qu'il soit votre consolation».

EVEQUE ET MISSIONNAIRE A BAGAMOYO

C'est, à Bagamoyo, le début d'un épiscopat de 36 ans; il a lui-même alors 36 ans! Il ouvre des yeux neufs sur la mission. Il s'épanche auprès de son curé de Marlenheim: il admire la foi des simples et des lépreux. «Dernièrement, l'un d'eux est mort dans des sentiments de vraie sainteté. Puissé-je un jour mourir comme ce lépreux pauvre et méprisé!» Pour apprendre plus vite la langue, il fait lui-même le catéchisme. Il donne tous ses soins aux missionnaires, écrit un directoire à leur usage: «*le missionnaire*», y écrit-il, «*doit être l'homme de toutes les tâches, de toutes les initiatives, mais sous la direction de ses supérieurs; il doit être médecin et théologien, homme de science s'il le faut, à qui il revient tout particulièrement d'étudier les langues africaines.*»

Certaines pages de ce directoire sont particulièrement de circonstance.

«Le missionnaire s'efforcera, et c'est une de ses principales obligations, de se créer des auxiliaires indigènes, sinon un clergé indigène, ce qui serait encore peut-être prématuré, du moins des frères coadjuteurs et des sœurs auxiliaires, et aussi des catéchistes mariés, capables de seconder une action religieuse qui, sans eux, risquerait de manquer d'étendue et de profondeur. «Le missionnaire devra tâcher aussi de bien instruire ses chrétiens, la connaissance du catéchisme étant la base même de l'évangélisation des races qui nous sont confiées, de leur apprendre le chant liturgique, les cérémonies, et tout ce qui est susceptible d'édifier et d'élever ces âmes primitives. En allant à eux, en les recherchant, en soignant leurs corps pour atteindre leurs âmes, en les accueillant avec patience et bonté, en

réglant pacifiquement leurs palabres, en fondant des écoles pour leurs enfants et des infirmeries pour leurs malades, le missionnaire ressemblera au Maître divin pour qui il travaille et dont l'Écriture a dit qu'il passa en faisant le bien».

Rien d'extraordinaire en tout cela, dira-t-on après coup, mais il fallait compter avec les difficultés de toutes sortes, les tracasseries des autorités, le manque de personnel et de ressources.

«J'ai pu visiter tout le vicariat (souvent à pied) et explorer plusieurs pays et y établir des catéchistes. C'est un travail presque extrême que nous avons entrepris. Mais j'ai cru devoir le faire en face des progrès de l'Islam et des Missions protestantes. J'ai confiance que le Bon Dieu nous enverra et le personnel et les ressources nécessaires».

Mgr. Vogt n'aime pas les indécis et les inquiets qui craignent pour leur santé. En homme robuste, il déclare: *« Si on veut être missionnaire, il faut l'être tout de bon, et cela semble exclure les préoccupations sur la santé. Il faut ici être prêt à se donner à bref délai... »* Il attend beaucoup du personnel, confie toute une station à un frère en attendant de recevoir du renfort, il se prive de son procureur pour lui confier une mission et, provisoirement, se charge lui-même des comptes et des colis. Il arpente inlassablement le pays qui lui est confié: *« je suis obligé de prendre ici 8 jours de repos. Mes pieds ont un peu souffert de la route »*. Mais lui aussi paye son tribut à la maladie. *« Six mois de fièvre et six mois de voyage »*, c'est ainsi qu'il résume l'année 1911.

Par la force des choses, il doit traiter avec les autorités allemandes d'alors; il lui arrive de prendre la défense des gens en cas de sanctions excessives. Il va parfois jusqu'au gouverneur et souvent il obtient gain de cause. Ce sera la grâce de cet homme, humble et magnanime, d'avoir toujours maintenu une vue large et grandiose de l'œuvre à accomplir, même quand les moyens ne sont pas à la hauteur de son propos.

Ce sera vrai au Cameroun comme ce l'est déjà à Bagamoyo. Il a le coup d'œil du bon administrateur, certaines missions sont très prospères. On envie à la Mission ses plantations de café, ses troupeaux de bœufs... sa cohésion. Certaines missions peuvent se réjouir d'un grand nombre de conver-

sions, de nombreuses écoles... Cela compense les résultats médiocres des régions à moitié islamisées. Il y a des partages parfois douloureux pour ceux qui ont fait les semailles et qui laissent à d'autres la satisfaction de faire la récolte!

C'est sur la fin de son séjour que Xavier Vogt se montre le plus grand; après la guerre, on constate que son vicariat s'en est plutôt bien tiré: tout n'est pas détruit, il reste du personnel et on n'a pas à déplorer de débandades généralisées des catéchistes et des maîtres. Mais la mission connaît des pertes matérielles sensibles. Mgr. Vogt a prêté de l'argent: beaucoup de ces planteurs sont ruinés ou font la sourde oreille pour rembourser. Il faudra, plus tard, aller en justice, souvent pour n'en rien retirer.

Pis encore, les autorités anglaises déclarent que les dettes contractées à l'égard des Allemands n'ont pas à être remboursées, et ils considèrent la mission comme entité allemande. La ténacité imperturbable de Xavier Vogt qui, à bon droit, réclame son dû, les fatigue.

Après tout, il a été sujet allemand, il est temps qu'il cède sa place. Humilié, débouté, calomnié, Mgr montre alors qu'il a l'étoffe d'un saint. En 1921, il pense qu'il vaut mieux s'en aller. Il est mûr pour le Cameroun, où il pourra donner toute sa mesure.

EVEQUE DU CAMEROUN

Priorité de la vie intérieure

Quand Mgr. Vogt débarque à Douala le 2 octobre 1922, il ne sait pas encore ce qui l'attend, quels seront les besoins, sur quels atouts il pourra compter, quelles difficultés il faudra affronter. Mais il est une chose qui est sûre et sur laquelle il a toujours bâti sa vie, c'est la priorité absolue de Dieu dans tout ce qu'il entreprend ou qu'il lui sera donné de vivre. «Soli Deo», disait la devise de son blason épiscopal. Depuis le 14 octobre 1922 jusqu'au 8 janvier 1942, il a adressé 104 circulaires à ses missionnaires. Il est aussi leur supérieur religieux, et, en son temps, il a été maître des novices frères. Qu'on ne s'attarde pas trop aux détails pratiques qui y abondent, mais qu'on prenne plutôt la mesure de toutes les exigences spirituelles qu'il y formule à l'égard de ses confrères spiritains, pères et frères.

Aux frères – il fut autrefois formateur de frères – il recommande la bonne entente avec les pères et l'obéissance à l'égard de ceux qui sont responsables de communauté ou directeurs de Mission. Agir en dépendance d'un père plus jeune que soi alors qu'on a son caractère et qu'on a déjà acquis de l'expérience, c'est bien difficile.

Agir sous la dépendance des Pères, même quand le Père ne comprend pas grand chose à ce qu'il demande, même lorsque le Père n'est pas sous tous les rapports ce qu'il devrait être, cela demande une bonne dose de vertu, une bonne dose d'esprit religieux.

Il ose dire aux frères coadjuteurs :

« c'est par l'obéissance que tout ce que vous faites devient méritoire. Rien n'est plus agréable à Dieu que l'obéissance. Par le sacrifice de votre volonté, par le sacrifice de vos fatigues et de vos prières, vous attirez sur les âmes des grâces de conversion ».

Tant mieux si les frères sont des bons techniciens ! Mais ce qui importe avant tout, c'est qu'ils soient de bons confrères et de bons religieux, heureux dans l'obéissance et rendant heureux leurs confrères !

Aux prêtres qui porteront avec lui le poids de l'évangélisation du Cameroun, neuf pour eux comme pour lui, il ne demande rien moins que la sainteté. Et il aime leur citer, lui qui a fait vœu de stabilité dans la Congrégation, lui qui a été maître des Novices, les paroles de Libermann aux missionnaires, qu'il commentait autrefois avec ferveur. *« Ce n'est pas le talent mais la vie sainte des missionnaires qui convertira l'Afrique ».* La surabondance du travail n'est pas une raison pour se négliger soi-même. Nous avons toujours le droit et le devoir de nous acquitter de nos exercices de règle.

Nous exigeons avec raison qu'on nous laisse prendre nos repas ; exigeons de même qu'on nous laisse dire le bréviaire et faire nos exercices de règle. Les jours où la charité nous dit de sacrifier nos exercices au ministère sont des exceptions. Notre sanctification personnelle ne rendra que plus fécond notre labeur apostolique.

A son équipe de missionnaires venus d'un peu partout pour reconstituer un corps apostolique dans un Cameroun vidé de ses ouvriers, Vogt recommande l'union des cœurs, «l'union de nous tous», fût-ce au prix de quelques sacrifices. Chacun a déjà son expérience, ses usages, ses vues. Que les missionnaires n'omettent jamais leur oraison! Leur fidélité est à ce prix! Il faut lire, et au besoin demander, de la lecture spirituelle! Le Missionnaire qui ne travaille pas à sa propre sanctification se rend indigne de la grâce apostolique. C'est Liber-mann qui parle par la bouche de Xavier Vogt!

Il faut s'en tenir à la Règle, aux exercices de Règle. Que les Supérieurs examinent, écoutent leurs confrères mais prennent ensuite la décision qu'il faudra comme ligne de conduite. Même s'il y a divergence d'idées, il faut cependant une ligne de conduite commune. *Cor unum et anima una*, c'est la devise de l'Institut. Que chacun fasse de son mieux pour la réaliser!

Monseigneur Vogt n'est pas seulement un donneur de conseils, il est avant tout un donneur d'exemple. «*Soli Deo*» est sa devise épiscopale. . . mais sa vie de prière n'a rien de spectaculaire; il a été discret en tout, même dans sa prière. Il a une grande dévotion envers Marie et envers Saint Joseph. L'Abbé Simon Mpecke, qui fut l'accompagnateur de l'évêque durant ses longues tournées de brousse, aimait raconter, longtemps après la mort de Monseigneur Vogt, combien ils avaient prié de chapelets ensemble d'une halte à l'autre. . . car Monseigneur faisait beaucoup de tournées à pied, et. . . en soutane noire!

Parmi les saints du ciel, il a ses amitiés particulières: Saint François Xavier, Saint François de Sales, Saint Alphonse de Liguori et les Anges gardiens des nouveaux convertis. A un abbé, cérémoniaire au grand séminaire, qui avait oublié l'encensement de l'autel le jour de la Saint Michel, Mgr. Vogt dit textuellement ceci: «*Lorsque tu voudras convertir un pécheur endurci, tu verras que rien n'est plus efficace que de prier Saint Michel, le vainqueur de Lucifer, et le propre ange gardien de ton pauvre pécheur. J'ai toujours agi ainsi et je m'en suis bien trouvé*». On peut rire de cet intérêt foisonnant pour les Saints, les Anges et les confréries, pour les bénédictions du rituel et les cérémonies pontificales. . . On peut trouver déplacée la minutie de certaines dévotions qu'il recommande à ses pères. Mais ce qui force l'admiration, c'est la piété de cet homme perdu en Dieu, que le chapelet ne quitte jamais!

La vie commune.

A peine arrivé à Mvolyé, près de Yaoundé, où il sera désormais installé, Monseigneur Vogt veut se mettre tout de suite à la bonne vie commune de ses missionnaires; jamais il ne lui vient à l'esprit de s'établir à l'écart dans un évêché, encore moins dans un palais épiscopal. Sa chambre est au milieu de celles des Pères, qu'il appelle tout bonnement «ses chers confrères». Il préside la table, puis la récréation, toujours avec la même simplicité, mêlant ses rires et ses plaisanteries à ceux de tout le monde. Il aime aussi jouer aux échecs. Personne ne sait quelles étaient ses préférences en fait de nourriture. En tournée de brousse, une poignée de riz et deux œufs sur le plat lui suffisent amplement. «C'est mon régal!». . . dit-il. Un jour de consécration d'Eglise, on veut lui faire boire du champagne; il refuse: «Non, gardez cela pour vous, quand vous serez malade». Mais le Supérieur qui l'accueille lui répond spirituellement: «Ici, Monseigneur, nous ne sommes jamais malades!...» Forcé lui est de s'exécuter, il doit vider sa coupe de champagne et trinquer avec ses missionnaires.

Mgr. Vogt veut toujours être traité comme chacun de ses pères. Pour sa correspondance avec les Spiritains, il retourne les enveloppes, écrit sur des revers de calendrier. Il a l'humilité et l'effacement d'un homme de communauté. Il aime la vie de communauté et sait donner des conseils pour la favoriser. . . «Que celui qui commande soit comme celui qui sert». Mais, quand il le faut, il sait revendiquer très fort la part d'autorité qui lui revient. Dans les communautés du Cameroun qui forment autant de petites équipes apostoliques, surmenées et surchargées, il est vrai, Mgr. Vogt se montre soucieux de voir fonctionner correctement le jeu de la concertation apostolique et de la bonne entente en communauté. Que les pères qui vivent seuls dans un poste viennent passer une semaine par mois dans la communauté la plus proche et qu'ils prennent bien part au rythme de travail et de vie de cette communauté! Aux supérieurs jeunes et sans expérience, il recommande de ne pas se croire plus malins que les autres et d'écouter volontiers les avis et les critiques qu'on pourrait formuler à leur égard. Leur devoir est tout tracé: ne pas chercher à agir de façon indépendante, consulter leur directeur de mission ou leur

voisin, rendre compte de façon exacte, ne pas innover sans autorisation et surtout sans consulter.

Si les supérieurs ont des défauts, qu'on les y rende attentifs, ou alors qu'on les supporte comme ils sont, mais qu'on ne colporte pas à leur insu ce qu'on remarque ou croit remarquer de défectueux en eux. Ceci va rarement sans péché et nuit à la réputation des confrères. Mais que les supérieurs sachent que leurs défauts, leurs manquements à la règle, n'échappent pas à l'œil de leurs confrères.

«Faisons preuve d'un certain esprit de corps», dira-t-il, «ne nous réjouissons pas que tel confrère ait des palabres, gardons-nous de critiquer devant des étrangers nos propres confrères, ou pire encore d'interroger nos paroissiens sur le compte de nos frères».

La vie de communauté, dit-il encore, nous demande toujours quelques sacrifices, quelques souffrances. Souvent il faudra renoncer à ce qui plaît et nous soumettre au goût des autres.

Avec un peu de courage et d'esprit surnaturel, c'est peu de chose, et même on y trouve la paix du cœur et le bonheur. Quant à l'obéissance, ne vouloir obéir que lorsque nous jugeons bon et raisonnable ce que le supérieur ou le directeur nous dit, ce n'est plus de la véritable obéissance; et soyons bien convaincus que jamais la désobéissance n'est bénie de Dieu. Vouloir observer ses vœux, vouloir bien diriger une mission ou une œuvre en général, vouloir faire du bien sans souffrir, c'est se faire illusion. «Qui vult post se venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me».

Sans cesse Mgr. Vogt consulte ses pères pour voir ce qui est à garder ou à modifier. Que les pères veuillent bien «examiner les sujets qu'il a traités et noter ce qu'ils croient moins bon ou moins opportun». Il sollicite souvent leur avis et accueille avec reconnaissance toutes les observations et les idées qu'on jugera bon de lui transmettre. Il essaiera d'en tenir compte et fera pour le mieux! Humblement et inlassablement, Vogt demande l'avis de ses pères. C'est de la collégialité avant la lettre. Mais cet homme si humble, si affable et si bon, n'est pas un faible, il sait tenir la barre et affirme son autorité quand il le faut. A un catéchiste qui lui demande: «Es-tu celui

qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre?» Vogt répond: «C'est le Pape qui m'envoie ici pour vous commander, et il n'est pas question qu'un autre vienne prendre cette place».

Les jeunes directeurs de mission devront lui rendre compte tous les mois:

Si la correspondance mensuelle est bien faite, elle deviendra un excellent moyen de formation. Je n'ai pas la prétention de croire que je suis une lumière. Envisageons ces relations du point de vue de la foi. Dieu m'a imposé la charge de diriger nos missions, il m'accorde donc les grâces dont j'ai besoin pour m'acquitter dignement de cette charge!

Quel langage de foi et quelle fierté!

L'amour des Africains.

Le Père Libermann écrit à ses premiers missionnaires d'Afrique: «*Ce n'est pas par la vivacité du zèle que vous gagnerez les âmes; il faut y joindre la patience, la constance, la fidélité à se tenir dans l'humilité et l'amour de Dieu au milieu des peines, des résistances et des contradictions*». Monseigneur Vogt est très bon pour les Noirs... les missionnaires disent qu'il a une indulgence sans bornes et le trouvent trop faible. Lorsqu'un missionnaire, harassé de fatigue et de souci, vient se plaindre à lui de la dureté de cœur de ses ouailles, le bon pasteur se fâche parfois:

«Vous dites qu'ils ont le cœur dur, la tête dure, qu'on ne peut rien en faire!... Ce n'est pas vrai... C'est vous qui ne savez pas les prendre... Vous êtes trop rigoriste... Il faut savoir pardonner».

Quand les missionnaires font la visite des postes de catéchistes, ils rencontrent bien des choses défectueuses. Ces néophytes sortent à peine du paganisme, on ne peut pas les suivre autant qu'on voudrait. «*Raison de plus de faire ces visites en bon pasteur et non pas en gendarme. Les façons de parler dures et blessantes n'ont jamais ramené aucun pécheur*». Les missionnaires sont venus en Afrique parce qu'ils aiment les Noirs. Pour eux, ils donnent leurs forces, leur santé

et leur vie. Quel dommage de gâter tant de générosité par l'impatience, la colère, la médisance! On déblatère sur tel chef, tel catéchiste, tel Noir, comme si c'était un criminel! A quoi cela sert-il? Et plus d'une fois, on est obligé de constater qu'on s'est trompé! Considérons nos propres faiblesses et nous serons plus patients. Nous avons tous grand besoin de la miséricorde de Dieu, peut-être plus que nos pauvres Noirs. Il ne faut point faire de préférence de tribu à tribu. Que tous se sentent également aimés!

Ce sont ceux qui se dévouent le moins au ministère qui parlent le plus mal des Noirs! Nous sommes venus pour débroussailler, pour défricher, c'est un travail ingrat, dit-il. Mais ce n'est pas avec des insultes et des gros mots qu'on corrigera les Noirs! Qu'on se modèle plutôt sur le dévouement humble et continu du Père Laval, ce grand missionnaire des Noirs. Le calme et la douceur chrétienne s'imposent dans les relations avec les Noirs. Jésus dirait aux missionnaires, comme à Saint Jean qui voulait châtier par le feu les villages récalcitrants de Samarie: «Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Je suis venu pour les sauver, non pas pour les perdre!»

«Allons, chers confrères, ajoutera Mgr. Vogt, nous sommes tous d'accord. Ah! si nous employions une partie de nos vivacités contre nous-mêmes, nous serions bientôt de saints missionnaires, et nous ferions beaucoup plus de bien!»

En évêque avisé, il recommande qu'on s'occupe aussi des employés de l'administration, des infirmiers, des clercs et en général de tous ceux qui exercent ou peuvent exercer une influence sur les autres. Quand il passe dans un centre, le missionnaire doit les accueillir et leur parler. «On peut les éviter et se donner l'excuse que ce sont des vaniteux bouffis d'orgueil. Eh bien! Au contraire, ils seront flattés de votre attention, vous les rendrez moins nuisibles, si vous vous intéressez à eux. S'ils se croient méprisés, laissés de côté, ils n'en deviendront que plus nuisibles». Il faut faire preuve d'un certain optimisme, fondé sur la bonté et la miséricorde de Dieu. Que le missionnaire ne dise pas à tort et à travers: «C'est du superficiel, c'est l'intérêt ou la nouveauté qui les attire, il n'y a rien de sérieux. . . » De pareils propos ruinent tout zèle et toute initiative. C'est faire injure à la bonté de Dieu. Il faut compter sur lui et non pas sur notre propre action. Dieu c'est tout; l'homme, c'est rien!

Il est une autre sorte d'élite, ce sont les catéchistes. Qu'on les rende attentifs à leurs défauts mais qu'on évite de les blâmer devant leurs chrétiens et leurs catéchumènes! Que les réunions de catéchistes ne se réduisent pas à des séances de cris et de blâmes! Redresser, blâmer, punir, oui, mais comme un père. Des recommandations données d'un ton paternel auront souvent de meilleurs effets.

Amour et estime des Africains, voilà ce qui explique que Mgr. Vogt, malgré le scepticisme de beaucoup, ose entreprendre la fondation d'un clergé africain. Il ne se décourage pas, et finalement, c'est lui qui gagne, soutenu par la charité, plus forte que le racisme.

PROMOTION DES VOCATIONS AFRICAINES

Les Prêtres.

Fidèle aux consignes de Libermann et du Pape Pie XI, Monseigneur Vogt a pour priorité la formation d'un clergé africain. Il faut dire que Mgr. Vieter, son prédécesseur, a fondé, dès 1907, une école de catéchistes à Buea et c'est de cette école que sortent en 1914 les premiers candidats au sacerdoce, mais l'œuvre naissante est emportée par la tourmente. Dès 1921, le Père Malessard, Administrateur Apostolique, a réuni quatre petits séminaristes; sa mort entraîne la cessation de toute activité en ce sens.

Rentrant d'un tournée en pays Eton, Monseigneur Vogt écrit: «J'émetts l'idée de fonder un séminaire. Je fais dire à l'école et à l'église que les garçons qui voudraient devenir prêtres doivent se présenter». Cinq garçons se présentent et, parmi eux, le futur Abbé Jean Tabi, considéré comme un saint, dont la renommée est encore grande aujourd'hui dans le Sud-Cameroun. Les missionnaires trouvent que l'évêque est imprudent. Ils se montrent sceptiques et réticents... Dans ces conditions, n'est-ce pas agir prématurément?...

«Non», dit l'évêque, «puisque le Pape lui-même m'a donné comme consigne formelle de faire un clergé indigène le plus tôt possible». Peu à peu les oppositions tombent.

Monseigneur Vogt décide d'ouvrir le petit séminaire au mois de septembre 1923 avec des internes installés à Mvolyé (Yaoundé). Comme il n'y a pas de professeurs, le Vicaire Apostolique se voit réduit à se charger lui-même de la direc-

tion et de l'enseignement des jeunes latinistes. En octobre 1925, un personnel stable est constitué; 40 élèves suivent les cours. En 1927, on inaugure le grand séminaire. Le 19 mars 1928, a lieu la première prise de soutane pour 12 séminaristes. Le 8 décembre 1935, les quatre premiers prêtres sont ordonnés au Cameroun. Quand, en 1943, Monseigneur Vogt mourra, il aura ordonné 41 prêtres Camerounais.

Les Frères.

Septembre 1923. «Nous commençons un postulat de Frères avec 4 candidats». Pourquoi? . . . «Un frère du Saint-Esprit donne à Mvolyé l'exemple d'une vie régulière de dévouement et de sacrifice. La pensée de l'imiter naît chez plusieurs indigènes». En 1928, la Congrégation des frères de Saint Joseph compte 6 profès et 5 novices. En 1935, soit 12 ans après la fondation, le nombre des profès s'élève à 22; 40 sujets, novices et postulants, se préparent à la vie religieuse. Mais l'œuvre subit une crise et plusieurs quittent coup sur coup. Les frères qui restent sont admis dans la Congrégation des Frères du Sacré-Cœur, venus au Cameroun en 1953.

Les Sœurs.

Dès 1925, trois filles de la Mission de Minlaba veulent devenir religieuses. En 1930, trois postulantes prennent l'habit, mais feront défection. Le 16 janvier 1933, deux sœurs camerounaises font leur profession chez les filles de Marie, et, le 16 janvier 1983, Sœur Thérèse a pu fêter son cinquantième anniversaire de profession. Aujourd'hui, les Filles de Marie sont 130 professes et 15 novices réparties sur deux ans.

Elles ont la charge de 3 collèges, deux écoles techniques, plusieurs dispensaires et une maternité dont elles s'occupent avec une très grande compétence.

Toutes ces initiatives de Monseigneur Vogt ne vont pas sans difficultés. Les circulaires de l'évêque nous les révèlent en partie.

Petit à petit les œuvres avancent; et il faut se faire à l'idée d'avoir dans sa mission des prêtres, des frères, et des sœurs indigènes. En théorie, personne d'entre nous n'est opposé au personnel indigène; mais, en pratique, plusieurs ne sont peut-être pas assez sympathiques à ce personnel indigène...

ceux-ci ne seront jamais des Européens, et vouloir demander d'eux ce qu'on demande d'un Européen, c'est demander l'impossible. Ils ont, du reste, par ailleurs, des qualités que nous n'avons pas. J'ai constaté, et chez moi et chez plusieurs d'entre vous, que nous ne sommes pas assez patients. Trop difficiles! Trop autoritaires!

Un enfant qui veut entrer au séminaire, il faut le suivre, l'observer, voir s'il est assidu à l'école et à l'église, voir s'il a des talents et une bonne conduite. S'il est trop exposé dans sa famille, on peut le prendre à la mission...

Avec les grands séminaristes en stage, il faut éviter la hauteur et le dédain. Les reprendre, les corriger, les former mais comme un père le fait pour son fils. *«Evitons de former un clergé qui nous soit antipathique. La pensée que vous vous dévouez à la formation de futurs prêtres vous donnera patience et charité»*, disait Mgr. Vogt.

Quand Mgr. Vogt entend des confrères exprimer leurs craintes à l'idée d'avoir un jour des frères et des sœurs indigènes, il en est péniblement surpris, et fait remarquer combien ces sentiments sont peu conformes aux directives de Benoît XV et de Pie XI; qu'on traite les séminaristes et les frères indigènes avec déférence, charité et patience! Il n'est pas sans crainte pour l'avenir: on les voudrait parfaits et on ne se donne pas la patience et la charité nécessaires pour leur donner la moindre formation. Se faire auprès d'eux la réputation d'un homme terrible et méchant qui rudoie avec aigreur, c'est leur enlever à l'avance toute confiance en nous et saper leur autorité vis à vis des autres Noirs. *«Si vous agissez ainsi avec les séminaristes et les frères, vous agirez de même avec les prêtres indigènes. Quel mal incalculable résulterait d'une telle façon d'agir!»*.

DÉFENSEUR DES DROITS DE L'HOMME

Notre évêque eut fort à faire pour défendre une institution, le Sixa, que les Pallotins allemands lui avaient léguée. En fait, c'était une sorte de noviciat préparatoire au mariage où les jeunes filles païennes demandées en mariage par de jeunes chrétiens se préparaient au baptême et à leurs futures tâches de mères de famille. Elles étaient internes chez les sœurs (sis-

ters), d'où le nom de Sixa. En fait, ces jeunes femmes apprirent à cette même école combien grande était leur dignité de femmes et d'enfants de Dieu et combien dégradante pouvait être la condition de femme polygame. Le Sixa devenait un ferment révolutionnaire, une école de liberté et parfois un refuge pour femmes vendues contre leur gré à quelque polygame. Le gouvernement colonial en prit ombrage, lui qui se donnait facilement le rôle de puissance tutélaire de la Coutume. Il y eut des conflits et des menaces de condamnations. L'évêque prend fièrement la défense de ses pères et de l'institution du Sixa. Les missionnaires ne sont pas venus en Afrique pour maintenir la polygamie, la prostitution et les intérêts matériels des marchands de femmes! Dieu a envoyé les missionnaires libérer les femmes de cet esclavage! On les accuse d'être des révolutionnaires. C'est sans doute vrai: l'Eglise catholique a opéré une révolution dans les mœurs partout où elle s'est implantée, et ceci, aucune puissance ne pourra jamais l'empêcher!

La Mission, par la voix de son évêque, dénonce les razzias d'hommes et de femmes pour les conduire à des corvées, Mgr. Vogt peut faire état de ce qu'il a lui-même vu: huit femmes enlevées de force, la nuit, et menées en laisse par un policier vers un chantier public! L'évêque est attentif à toutes les tracasseries et parfois aux condamnations dont sont victimes des catéchistes. Il recommande à ses pères de noter avec précision toutes les actions injustes dont ils sont les témoins. Des faits vagues, non précisés, ne peuvent servir d'accusation. Il faut pouvoir prouver les faits que l'on avance. «Quand un chrétien ou un catéchiste est condamné, demandez la copie du jugement: cela coûte 15 francs...» C'est vrai! Avec ses dix mille catéchistes, avec ses écoles et ses œuvres, la Mission fait figure, aux yeux de certains, d'un Etat dans l'Etat! Voilà bien pourquoi on lui met les bâtons dans les roues au sujet des terrains, des papiers administratifs, du bois nécessaire aux constructions de la mission. Mgr. fait réciter pendant trois mois l'oraison «Contre les persécuteurs de l'Eglise». Et, s'il le faut, il ira à Genève pour se plaindre. En attendant, quand on le voit prendre son grand chapeau, on sait à Yaoundé qu'il a rendez-vous avec le gouverneur et qu'il va lui dire trois mots.

C'est l'esprit sectaire qui me semble être à l'œuvre, l'esprit des lois laïques. On voit de très mauvais œil que nous cherchions à libérer les femmes, on nous

tracasse pour le bois, sous prétexte de ne pas nuire aux concessions forestières. On n'a pas aimé nous voir nous occuper de nos gens dans la question des travaux forcés pour hommes et femmes et enfants... etc. Nous sommes souvent des témoins gênants. L'un de ces messieurs a dit: «S'il n'y avait pas les missions, le gouvernement ne connaîtrait pas d'ennuis dans ce pays!...» Pour le bois, on a eu l'amabilité de me dire: «Vous pouvez l'acheter comme tous ceux qui en ont besoin». On nous assimile donc aux colons qui viennent ici uniquement pour s'enrichir, alors que les missionnaires viennent se dévouer corps et âme au relèvement du pays. Et ceux qui parlent ainsi sont grassement payés et ne feraient pas une journée de travail s'ils n'étaient pas salariés!

Ce qui est très beau aussi, c'est la justice qu'il rend à ces Pères Pallotins allemands qui l'ont précédé au Cameroun. Laissons parler à ce sujet son biographe, le P. Dussercle:

Il faut rendre aux Pères Pallotins cette justice de reconnaître qu'ils avaient pris grand soin de l'instruction religieuse des enfants et des adultes et qu'ils avaient donné à leurs néophytes une excellente formation à la fois virile et apostolique. Les premiers chrétiens ne songeaient qu'à convertir leurs compatriotes. Beaucoup d'entre eux furent baptisés pendant leur captivité à l'île de Fernando Po, où les débris de l'armée allemande avaient dû se réfugier.

Ces soldats furent instruits par les Pères allemands qui étaient eux aussi internés et occupaient leurs loisirs à catéchiser et à baptiser. C'est parmi ces anciens soldats de la première guerre que les Pères du Saint-Esprit allaient trouver une pépinière de catéchistes. En somme, sous leur impulsion, la mission du Cameroun était devenue prospère et restait bien vivante.

Vogt dira de son côté:

Reconnaissons et louons hautement le grand bien que les Pères Pallotins ont fait au Cameroun!... Gardons-nous de jamais parler d'eux avec mésestime. Ils ont connu davantage de difficultés que nous, et ils ont couronné leurs travaux par le douloureux sacrifice de ces missions qu'ils avaient fondées, qu'ils avaient tant aimées. Que, dans certains dé-

tails, nous ayons nos façons d'agir, cela se comprend. Mais ne soyons pas des hommes d'une seule vue, toujours prêts à critiquer ce qui n'est pas fait à leur façon, nous risquerions de devenir injustes. Maintenons les bons usages qu'ils ont établis; là où on les aurait supprimés, je prie qu'on veuille bien revenir à ces habitudes. Il faut, petit à petit, introduire d'autres cantiques sur des airs français; mais je désire qu'on maintienne les anciens cantiques des Pères Pallotins; et là où on les a mis de côté, qu'on les remette en honneur. Il ne faut pas que nos chrétiens s'imaginent que notre religion est différente de celle de nos prédécesseurs.

LES PIEDS PAR TERRE AU SERVICE DE L'ÉVANGILE

Ce qui frappe chez Xavier Vogt, c'est le rude bon sens, l'amour du détail pratique et le souci des choses bien faites et faites jusqu'au bout. Sans doute son double atavisme d'économiste et de vigneron de Marlenheim y sont pour quelque chose.

Il ne peut pas résister à l'envie de donner des recettes pour fabriquer la bière, pour conserver le vin, pour produire soi-même un certain nombre de médicaments usuels. Vous voulez savoir où conserver la clé du tabernacle, comment rédiger une commande où un procureur puisse se reconnaître, ou comment dresser un budget prévisionnel? Allez aux circulaires de Mgr. Vogt, vous trouverez. Il vous dira comment se prémunir des voleurs, comment tenir une sacristie ou une armoire à linge, ou comment tenir un stock de livres.

Mais il y a beaucoup plus: les missionnaires ont fréquemment à travailler avec les Sœurs, avec leurs élèves ou leurs pensionnaires du Sixa. Le saint évêque tient trop à cet apostolat et à cette œuvre de libération de la femme pour souffrir quoi que ce soit qui prête à équivoque: les appels à la prudence sont multiples et concrets; tout y est: la liste des gros mots à éviter, les familiarités à proscrire, la manière de traiter avec elles pour l'indispensable.

Aux pères, il recommande d'aimer la brousse et de bien faire la visite des postes de brousse; c'est là qu'il faut faire les enquêtes indispensables pour le mariage puisqu'on a les témoins sous la main, c'est là qu'il faut faire passer les examens

de catéchisme. Le nombre plus réduit permet une plus grande attention. Qu'on tienne correctement les cahiers des visites de brousse, et qu'on apprenne aux chefs catéchistes à le faire! «**Avec soin, avec soin**», dira-t-il toujours. Aux enfants qui passent par nos écoles il faut donner la chance d'une bonne préparation à la communion. «**Souvenez-vous**», dit-il aux missionnaires, «**quand vous étiez enfants, de quels soins vous avez été entourés quand vous avez fait votre communion**».

A ses missionnaires, il recommande de faire fructifier cet immense capital de bonne volonté que représentent les catéchistes: qu'on mette en leur mains les bons livres, qu'on leur offre de bonnes sessions et de bonnes retraites!

Ses directives pour le ministère de brousse des pères et des catéchistes sont des merveilles d'à-propos, on voit qu'il sait de quoi il parle. Il sait tout ce que font les pères, les sœurs et les catéchistes: son grand désir, c'est que leur course ne soit pas vaine à cause du manque de soin ou de précision. Il suffit de voir comment il règle les relations des chrétiens de brousse avec la Mission centrale, comment il conseille de répartir le ministère des confessions pour que personne ne soit négligé malgré l'afflux des pénitents!

Les pieds par terre... C'est aussi une foule d'attentions à l'égard des catéchistes, qui leur font comprendre l'importance de leur ministère et le prix que l'évêque y attache. Il lie conversation avec eux, écoute leurs instructions, assiste à leurs réunions générales; plusieurs d'entre eux lui sont des conseillers très écoutés. Il s'efforce de promouvoir des manuels scolaires qui soient adaptés au Cameroun, il encourage ses pères à en créer. Tout est examiné de près, et, quand il formule une critique, c'est toujours l'avis de quelqu'un qui s'est d'abord informé «de visu».

A L'IMAGE DE FRANÇOIS DE SALES

On l'a comparé à Saint François de Sales; il nourrissait pour lui une vraie dévotion. Un biographe de Mgr. Vogt a dit de lui qu'il lui ressemblait physiquement: même douceur du regard, même taille de barbe, même aménité de caractère.

Sa tête penchait légèrement à droite, sa démarche était lente, et, quand il célébrait, il était pieux comme l'évêque de Genève. Il en avait la douceur, la simplicité, la conversation

enjouée. Un peu timide avec les étrangers, il était d'une bonté exquise avec ses pères, pour qui il se montrait constamment aimable, doux et paternel. Quand, sur la fin de sa vie, il visitait les missions en voiture, avec son coadjuteur, sa présence, toute de bonté et d'indulgence, faisait l'effet d'une fête. Dans sa vieillesse, son humilité, sa piété augmentèrent encore, il entra dans sa vieillesse pour se réfugier en Dieu. « Homme de prière resté au milieu de son peuple qu'il aime comme un père et qui le lui rend avec usure ». Cet homme de Dieu, si doux et si bon, n'a cessé de répéter pendant son agonie : « **Ayez pitié de moi, qui suis un pécheur** ». Le chapelet ne quitta plus ses doigts. Sa mort et ses obsèques furent un triomphe, deux séminaristes se relayèrent pour faire toucher à sa dépouille les chapelets et les médailles. Tout un peuple pleurait son père. « A quoi bon faire dire des Messes pour un saint : c'est plutôt lui qui va prier pour nous ! »

Près de sa modeste tombe au cimetière de Mvolyé, sur la célèbre colline d'où la foi s'est propagée comme un feu de brousse dans tout le Cameroun, où les foules ont afflué pour participer aux fêtes et aux sacrements de l'Eglise, le culte de Monseigneur Vogt continue . . .

Joseph Balthazar, cssp. Yaoundé
Michel Kieffer, cssp. Rome.

BIBLIOGRAPHIE

- Bulletin Général*, janvier-février 1951. Notice nécrologique de Mgr. Vogt A.C.
Roger Dussercle, *Du Kilimanjaro au Cameroun* 1954 (Editions du Vieux Colombier Paris).
Circulaires de Mgr. Vogt (Manuscrit).
Wilbois, *Le Cameroun* (Editions Payot 1935).
Engelbert Mveng, *Histoire du Cameroun* (Editions Présence Africaine Paris 1963).
Koren, *Les Spiritains* (Beauchesne 1982).